

Elisabeth Bobrie Berneuil



Jérémy



Du même auteur :

Vision du jardin, 2007

Tome I, Lise et Macha

Editions Edilivre Coup de cœur Collection

www.edilivre.com/doc/587

Vision du jardin, 2008

Tome II, Une vie après

Editions Edilivre Coup de cœur Collection

www.edilivre.com/doc/10879

Vision du jardin, 2009

Tome III, Flux et reflux

Editions Edilivre Coup de cœur Collection

www.edilivre.com/doc/19009

Ma vie de chien, 2008

Editions Edilivre

www.edilivre.com/doc/6842

Elisabeth Bobrie Berneuil

Jérémy

Éditions EDILIVRE APARIS
(Collection Coup de cœur)
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Coup de cœur)

175, bd Anatole France, 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 - Fax : 01 41 62 14 50 - mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-5184-2

Dépôt légal : Janvier 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Lise Carlton Standford : l'héroïne
William Standford : son mari
Lord Georges Karliston : son grand-père maternel
Marie-Antoinette : sa grand-mère maternelle
Carole et Richard Carlton : ses parents
Alice : son amie d'enfance
Jocelyn : jeune frère d'Alice
Louise Standford : mère de William
Katia et Thomas Barrington : sœur et beau-frère de William
Josy (l'aînée) et Laury (la plus jeune) : leurs filles
Stephan Bradley : ami de Thomas
Henry Petterson : ami de Louise Standford
Julie et Jérôme Wizord : voisins de Louise Standford et amis de William
Ashley : bébé de Julie et Jérôme
Janeth : servante de Louise Standford
Loïc 11 ans : jeune ami de Lise
Victoria et Charles Chaldwick : ses parents
Le comte de Stanley : le grand-père maternel de Loïc

Mickaël Chaldwick : son oncle, directeur du collège d'Alsbury

Judith : femme de Mickaël

Antoine (11 ans), Charles (8 ans) et Roy (4 ans) leurs enfants

Peter : cultivateur et ami de Mickaël Chaldwick

Maria : sa femme

Yann : le jeune frère de Maria

John Carlton : frère aîné du père de Lise

Roselyne Carlton : femme de John Carlton

Jude Carlton : leur fils aîné

Brenda Carlton : leur fille, mariée au pasteur Taylor

Maggie Carlton : leur cadette

Joseph : parent de Lord Karliston

Sarah et Andrew : enfants de Joseph

Matthew Frasley : instituteur

Lord Chanterey : ami de Lord Karliston

Brad Chanterey : fils de Lord Chanterey

Simon : secrétaire de Lord Karliston

Gladys : gouvernante de Lord Karliston au château

Janys : domestique de Lord Karliston

Roberta : gouvernante de Lord Karliston à Londres

PRESENTATION DES PRINCIPAUX PERSONNAGES

Lise

Jeune anglaise qui vit au début du XX^{ème} siècle. Elle a été élevée par sa grand-mère, Marie-Antoinette, après le décès accidentel de ses parents, Carole et Richard Carlton, survenu alors qu'elle n'avait que cinq ans.

William

Époux de Lise. C'est un homme d'affaires qui travaille à la City de Londres.

Marie-Antoinette

Née à Paris. Elle a épousé Lord Karliston. De leur union est née une fille, Carole, la mère de Lise. Après le mariage de sa fille unique, Marie-Antoinette est retournée vivre à Paris, fuyant sa prison dorée.

Elle est revenue s'occuper de sa petite-fille, Lise, à la mort de ses parents.

Elle lui a transmis ses valeurs spirituelles, avant de mourir il y a quelques années.

Lord Karliston

Grand-père de Lise, dont elle a fait la connaissance il y a moins d'un an.

Alice

Infirmière à la clinique obstétrique de Stephan Bradley.

Elle est l'amie d'enfance de Lise.

Prologue

Vendredi 14 août

– J’ai reçu un coup de téléphone d’une amie ce matin. Lise, ta nièce, vient de rentrer avec son mari, William Standford, de son voyage de noces. Tout Londres ne parle que de cet événement.

Roselyne et John Carlton sont installés, face à l’horizon, sur la terrasse de leur manoir situé sur la côte du Pays de Galles. La vieille bâtisse est le berceau de la famille depuis de très nombreuses générations.

Ils dégustent leur café tout en profitant d’une belle journée estivale.

Au-delà d’un parterre de fleurs soigneusement entretenu, la pelouse descend en pente douce vers les falaises du littoral, encadrée par de grands arbres qui orientent les regards vers le large.

Des mouettes planent au-dessus de leur tête en faisant entendre leurs cris perçants.

Le vent s’est calmé depuis quelques jours et la mer scintille au loin, bercée par une petite houle. En contrebas, son doux ressac est à peine perceptible.

L'harmonie de la nature environnante tranche étrangement avec les pensées sombres et tourmentées du couple.

– As-tu réfléchi au fait que nous sommes la seule famille de Lise ? reprend-elle. Elle est la fille unique de ton frère Richard, mort dans un accident de voiture avec sa femme.

– J'y songe tous les jours. Nous débarrasser de son grand-père maternel, Lord Karliston, ne doit pas être trop difficile. Et à la mort de Lise, nous hériterions de l'immense fortune du vieil homme.

– Pour elle, ne pourrions-nous pas songer à un autre accident de voiture ? J'imagine déjà les titres des journaux : « Le destin tragique des Carlton. Dix-sept ans après ses parents, leur fille décède au volant de son automobile », énonce-t-elle, la voix tragique.

– Il y a bien les Français du côté de sa grand-mère, Marie-Antoinette, si j'ai bonne mémoire. Mais elle n'est plus de ce monde et notre ascendance est plus directe que celle de ces petits bourgeois parisiens, commente-t-il avec dédain.

– Il ne faudrait pas que Lise nous fasse un enfant trop vite, reprend Roselyne après quelques instants de silence. Cela nous obligerait à agir dans la précipitation.

– Nous avons du temps devant nous. Le mariage a eu lieu il y a tout juste un mois.

– Nous irions vivre dans le château des Karliston, rêve-t-elle. Tu te rends compte ! Il paraît qu'il est immense et merveilleusement bien entretenu. Cela me changera de notre vieux manoir, qui sous son apparence solide, cache des faiblesses ; un manque d'entretien certain, faute d'argent ...

Quand je pense que nous n'avons même pas été invités à ce mariage, reprend-elle d'une voix plus dure. Toutes ces réflexions désagréables qu'il a fallu écouter de la part de nos relations. « Mais pourquoi ? C'est votre nièce, je crois. C'est surprenant ! » Et j'en passe. Sa mort sera au moins une petite consolation.

– Il faut reconnaître que nous ne lui avons jamais fait signe depuis la disparition de ses parents, concède-t-il. Elle ignore peut-être même jusqu'à notre existence. Et ce n'est pas sa grand-mère, Marie-Antoinette, qui risquait de lui parler de nous.

Ils se taisent laissant leurs pensées vagabonder vers des horizons dorés.

Roselyne imagine la dot conséquente qu'ils pourraient offrir à leur fille cadette, Maggie, dont le visage ingrat porte les traces visibles de la petite vérole qu'elle a contractée enfant.

« Cela lui permettrait de se trouver un bon parti », songe-t-elle.

– Quand je pense à Brenda, notre fille aînée, qui s'est amourachée d'un pasteur, poursuit-elle à voix haute. Tous les hommes étaient à ses pieds, tant sa beauté la faisait rayonner. Elle aurait pu épouser le fils de nos voisins qui en était amoureux. Elle serait aujourd'hui une riche lady.

– Oui, mais toute jeune déjà, elle passait son temps à l'église pour prier. J'ai même cru un moment qu'elle se ferait religieuse, intervient-il.

– J'aurais préféré cela, plutôt que de subir cette mésalliance. Quelle honte !

– Ne soyez pas injuste, mon amie. Elle nous a donné une adorable petite-fille, et dans quelques mois nous aurons un autre petit-enfant. Lorsque nous

serons très riches, tout le monde oubliera la condition modeste de notre gendre. Nous lui offrirons une cure plus en rapport avec notre nouvelle fortune.

– Nous pourrions utiliser Brenda à son insu en lui suggérant de reprendre contact avec sa cousine. Les renseignements qu'elle nous donnerait ingénument pourraient nous être précieux.

Qu'en pensez-vous ?

– L'idée n'est pas mauvaise. Je vous laisse le soin d'évoquer avec elle ce rapprochement. Je vous fais confiance pour présenter l'affaire avec tact. Avec tous les beaux sentiments qui habitent notre fille, elle n'imaginera pas un quelconque stratagème de notre part.

– Comment comptez-vous vous y prendre pour Lord Karliston ? demande-t-elle, curieuse.

– Il est évident qu'il doit mourir le premier, commente-t-il pragmatique, pour laisser tout son héritage à son unique petite-fille.

Notre fils, Jude, arrive ce soir avec sa femme et leur garçon pour le week-end. Nous allons réfléchir à une solution ensemble. J'ai déjà une petite idée. Pour notre nièce, ce sera plus difficile. Je connais son mari de réputation. C'est un homme brillant qui est difficile à tromper. Nous devons être très prudent dans la conception de notre projet, car il ne devra pas imaginer un seul instant sa femme en danger.

– A propos, ne trouvez-vous pas que notre petit-fils a l'air bien triste pour un enfant de son âge ?

– Entre un père qui passe ses nuits dehors à jouer et à boire, et une mère neurasthénique, ce n'est pas étonnant, répond-il résigné. Un bel héritage redonnera le sourire à tout ce petit monde.

– Nous pourrions aussi oublier tous ces malheureux placements que vous avez faits dernièrement et qui nous laissent à peine de quoi honorer notre rang, achève-t-elle, non sans perfidie.

L'essentiel étant dit, ils se lèvent et se dirigent vers le chemin qui longe la falaise. Elle ouvre son ombelle pour se protéger des rayons du soleil, tandis qu'il coiffe le chapeau qu'il avait posé sur un siège à sa portée.

D'une fenêtre, leur fille cadette Maggie, les regarde s'éloigner. A les voir marcher côte à côte d'un pas nonchalant, elle ne peut imaginer un instant les terribles paroles qu'ils viennent d'échanger en toute sérénité.

Chapitre 1

Vendredi 14 août

Lord Karliston tapote avec nervosité les doigts sur son bureau. Il déplace les objets, pour les remettre à leur place initiale l'instant d'après.

Il s'empare d'une lettre qu'il vient de recevoir, la relit, la repose. « J'y répondrai plus tard », pense-t-il.

Il se lève, va à la fenêtre, retourne s'asseoir, appelle Gladys, sa gouvernante, lui demande une autre tasse de thé... qu'il laissera refroidir sur la table, sans la boire, comme les autres.

Tout n'est pourtant que quiétude en cette fin d'après-midi d'été. Les heures vespérales offrent un peu de fraîcheur, bienvenue après la chaleur étouffante apportée par un Soleil peu avare.

Le vieil homme est insensible à la douce harmonie qui l'entoure. La journée lui a semblé d'une longueur infinie. Il guette depuis d'interminables moments les bruits qui pourraient lui parvenir du parvis de son château.

Toutes ses pensées vont à sa petite-fille, Lise, qui doit arriver de Londres d'un moment à l'autre, de

retour de son voyage de noces. Son mari, William Standford, l'accompagne.

Pour calmer son impatience, il feuillette l'album-photos du mariage, album qu'il a lui-même constitué avec soin et amour.

Certains clichés réveillent en lui des émotions si intenses qu'il en oublie pour quelques instants la lenteur du temps qui s'écoule.

Reprenant ses esprits, il se lève, scrute l'horizon un long moment, puis se rassoit, déçu.

Il réfléchit à tout ce qu'il devra leur raconter, tout ce qu'il a accompli pour eux pendant leur absence, secondé par Simon, son secrétaire.

La nouvelle maison des jeunes mariés a été entièrement rénovée selon leurs désirs. Il a dépensé sans compter son argent mais aussi son temps et son énergie, aidé par son personnel qui souhaitait avec autant d'ardeur que lui faire des miracles.

Les peintures sont sèches. Il ne manque plus que les meubles. Il a longuement réfléchi à une solution rapide qui pourrait satisfaire tout le monde ; encore faudra-t-il la présenter avec prudence et diplomatie.

Il sourit en évoquant le caractère affirmé et indépendant de sa petite-fille.

Une éternelle source d'étonnement pour cet homme dont les volontés ne sont en général pas discutées. Il accepte tout d'elle, par affection et par amour. Sa mère, Carole, n'avait-elle pas les mêmes réactions, se rappelle-t-il ? Elle arrivait à obtenir tout ce qu'elle désirait, y compris de son aïeule, femme irascible et volontaire.

Lord Karliston repense à Lise. « Elle a été élevée par sa grand-mère française, Marie-Antoinette, ma

femme, après la mort de ses parents. Ce sang venu de l'autre côté de la Manche est peut-être une explication ».

Il repense à son épouse, la seule femme qu'il ait jamais aimée.

Leurs premiers mois de mariage sont les seuls bons souvenirs de sa vie maritale. Après les épousailles de leur fille Carole, Marie-Antoinette est retournée vivre dans son pays d'origine.

D'un revers de la main, il chasse l'image de sa propre mère qui, dès le retour de leur lune de miel en Europe, les avait séparés.

Aujourd'hui il ne peut que se réjouir. Il a retrouvé sa petite-fille il y a moins d'un an, alors qu'elle ignorait tout de son existence.

La vie vous donne toujours une deuxième chance !

Un crissement de pneus sur les graviers lui fait lever la tête.

Il se précipite dehors et se retrouve, essoufflé, à la porte d'entrée en même temps que Gladys, qui a la charge d'accueillir tous les visiteurs.

Elle lui sourit, s'efface pour le laisser passer et retourne vite rejoindre le reste du personnel agglutiné aux fenêtres de la cuisine. Ils se sont relayés depuis des heures pour faire le guet. Leur impatience était toute aussi grande que celle de leur maître.

William, qui aidait Lise à sortir de la voiture, lui lâche la main, la laissant courir vers son grand-père.

– Que je suis heureuse de te revoir, Gand-Père, dit-elle en le serrant sur son cœur.

Son mari, plus posé, lui étreint les mains avec chaleur, laissant son visage exprimer tout le bonheur des retrouvailles.

Le trio se dirige vers l'immense bâtisse où il est accueilli par tous les employés qui n'ont pu résister à l'idée de venir saluer les jeunes mariés. Ils sont sortis à la hâte et se sont alignés sur les marches d'une façon très protocolaire. Leurs yeux rieurs expriment toute leur joie.

La jeune femme les remercie d'un sourire éblouissant dans lequel l'affection qu'elle leur porte est visible. En passant au milieu d'eux, elle sent certains regards s'attarder sur son ventre dont le très discret arrondi provoque des sourires entendus.

Il n'est pas question d'ébruiter cette grossesse à l'extérieur du château. Dans quelques mois, la jeune femme donnera naissance à un superbe « prématuré... ».

Lise, heureuse, rit de bonheur, tandis que Gladys entraîne ses hôtes de marque à l'arrière du château, vers un petit jardin nouvellement aménagé.

Une tonnelle de roses sauvages surplombe une table et des chaises qui invitent à la détente. Un lunch leur est servi par des mains attentives et dévouées.

*
* * *

Confortablement installés, Lise et William racontent leur voyage. Les pyramides, le Sphinx, le plateau de Saqqarah, le musée du Caire, la remontée du Nil en bateau...

– Quelle superbe croisière ! Ce fut l'un des moments les plus merveilleux, reconnaît la jeune femme.

– Les temples de Karnak et de Louxor sont de toute beauté, renchérit son mari.

– Et l'île de Philae ! Quelle splendeur ! Nous sommes aussi allés visiter le temple d'Abou Simbel qui nous a laissés sans voix. Quelle expédition !

– Nous avons acheté de nombreux livres avec des gravures et des dessins de David Roberts lors de notre passage à Paris, dit William. Nous pourrons ainsi vous faire part de notre enthousiasme d'une façon plus imagée, conclut-il.

– Vous êtes restés à Paris quelques jours, demande Lord Karliston ?

– Oui, lui répond sa petite-fille. Nous sommes descendus à l'hôtel Georges V, en souvenir de l'escapade surprise que vous m'avez concoctée tous les deux il y a quelques mois.

La jeune femme coule un regard attendri vers son époux. Il y répond discrètement. Ils n'ont pas oublié que ce fut lors de ce court séjour dans la capitale française qu'ils devinrent amants. A cette pensée, elle caresse son ventre, fruit de leurs premières étreintes.

– Nous y avons retrouvé Serge Leveiller, le frère de ma grand-mère, et toute sa famille, ajoute-t-elle. Nous leur avons promis de venir les voir après la naissance du bébé. William veut aussi m'emmener chez les grands couturiers. J'ai beau lui dire que j'ai tout ce qu'il me faut, il ne veut rien entendre.

– Votre petite-fille ne réalise pas qu'après la naissance du bébé, elle devra recevoir et être reçue par des personnes qui seront très attentives à ses tenues. Cela a de l'importance pour moi, ajoute-il anticipant la réponse de sa femme.

– Puisque vous parlez de réceptions, intervient Lord Karliston, tout heureux de la tournure que prend la conversation, je voudrais vous parler de votre maison de Londres.

Lise regarde son grand-père avec attention. Elle fait disparaître très vite la légère inquiétude reflétée par son visage. « Ne donne pas au matériel plus d'importance qu'il n'en mérite », aurait dit Marie-Antoinette. « Tu as raison, Grand-Mère ! », lui répond-elle par la pensée.

– Tous les travaux sont terminés, poursuit le vieil homme, imperturbable. Nous avons tous travaillé comme des forcenés. Il ne manque plus que les meubles et le personnel pour vous servir.

Souriant, d'un geste de la main, il empêche sa petite-fille d'intervenir.

– Je te fais part de mon idée, mais ce n'est qu'une suggestion, insiste-t-il en la regardant droit dans les yeux. En réalité ce n'est qu'une proposition, à titre provisoire.

Voilà ce à quoi j'ai pensé, poursuit-il. William, vous allez de nouveau être accaparé par votre travail, quant à toi, Lise, tu ne peux pas tout faire en même temps.

Que penseriez-vous de prendre les meubles de ma maison londonienne, avec le personnel qui est attaché à ma famille depuis très longtemps et qui vous sera tout dévoué ?

Laisse-moi terminer, ajoute-t-il à l'adresse de la jeune femme qui s'agite sur son siège depuis un moment.

Cela vous permettra d'habiter votre maison très rapidement. Vous pourrez choisir vos propres meubles par la suite, sans hâte. Il y a toute la place

nécessaire au château pour y mettre ce qui ne vous conviendra plus.

Il se tait et se tourne vers Lise en riant. William observe lui aussi sa femme, un air de sereine gaieté éclairant son visage.

– Il n'est pas question de te priver de ta maison et de ton personnel, commence-t-elle, les regardant tour à tour.

Pourquoi vous moquez-vous, ajoute-t-elle ? J'ai si mauvais caractère, que vous n'osez pas me contrarier ?

– Mais non ma chérie, fait remarquer William en posant amoureusement sa main sur celle de sa femme. Nous savons seulement que tu n'aimes pas qu'on prenne des décisions à ta place, et que la décoration d'un intérieur est surtout une affaire de femme.

– Quant à ma maison de Londres, pour prévenir tes remarques, précise son grand-père, je n'y vais que très rarement pour mes besoins personnels. Je dormirai à mon club les rares fois où ma présence à Londres sera nécessaire.

– Puisque tu ne dis rien, intervient son mari, je me permets de donner mon avis. Je trouve cette solution à la fois généreuse et très pratique dans un premier temps, si cela te convient bien sûr, ma chérie. Par contre, ajoute-t-il en regardant son hôte, dans cette perspective, il est évident qu'une chambre vous sera personnellement réservée dans notre maison.

– Comme d'habitude, vous êtes tous les deux d'accord et je ne vois pas ce que je pourrais ajouter, dit-elle faussement fâchée. Je te suis très reconnaissante de tout cet amour que tu me portes, ajoute-t-elle en regardant son grand-père.

Elle se lève et dépose un baiser sur le front du vieil homme.

– Il y a juste un petit problème, commence Lord Karliston, gêné. Le personnel est ravi à l'idée de venir chez vous. Il reste que le vieux majordome tient à sa livrée. J'ai beau lui avoir dit que ce ne serait pas du goût de ma petite-fille, il m'a dit qu'il préférerait mourir que de s'en dessaisir, qu'il la porte depuis qu'il est tout jeune et qu'il aurait l'impression d'être tout nu sans elle.

Lise rit, imaginant Alice, son amie d'enfance, accueillie de cette façon si cérémonieuse.

Les deux hommes se joignent à elle, mettant fin à la discussion dans l'hilarité générale.

Gladys qui vient d'arriver, signale sa présence avec sa discrétion coutumière.

– Monsieur Standford, vous êtes demandé au téléphone, dit-elle, confuse de les interrompre.

William se lève, s'excuse du regard auprès de Lord Karliston et de Lise, et suit la gouvernante.

*

* *

Ils passent tous les deux devant l'appareil téléphonique situé dans le vestibule sans s'arrêter, à la surprise du jeune homme.

Sans un mot Gladys poursuit son chemin. Elle se retourne de temps à autre pour vérifier qu'il la suit.

Elle ouvre la porte de l'arrière-cuisine et s'efface pour le laisser entrer.

Une femme âgée, assise devant une tasse de thé, se lève à son arrivée.

William s'arrête, surpris. Il a reconnu la vieille Samantha qui a soigné Lise après sa chute de cheval, il y a quelques mois. Lord Karliston l'appelle « la vieille sorcière ». C'est elle qui soigne les villageois avec des plantes qu'elle cueille dans la forêt. Elle sait remettre les membres démis, et faire des attelles lorsqu'ils sont fracturés.

« Qu'est-ce que cela signifie », se demande-t-il ?
« Pourquoi ce rendez-vous discret ? »

– Il fallait absolument que je vous parle, commence la guérisseuse. Le ciel au-dessus de Lord Karliston et de votre femme est noir, très noir, dit-elle d'une façon abrupte. Le nuage vient de loin. Je ne sais rien de plus. Je voulais juste que vous le sachiez.

Je sais que je ne suis pas la bienvenue dans ce château, ajoute-t-elle en se dirigeant vers la porte du fond.

Elle disparaît laissant le jeune homme, interloqué, ne sachant que penser.

– Si je peux me permettre, Monsieur, commence Gladys, la vieille Samantha est venue nous voir ce matin pour nous prévenir d'un danger que courrait mon maître et sa petite-fille. Elle n'arrivait pas à préciser en quoi il consistait, mais elle semblait très inquiète.

– Comment pouvez-vous ajouter foi aux propos de cette vieille sorcière, répond-il agacé ?

– Elle sait et ne se trompe jamais. Ne me demandez pas pourquoi. Elle sent les choses, les bonnes comme les mauvaises.

Nous allons protéger Lord Karliston de notre côté, poursuit-elle. Tout le personnel est au courant et même une partie des villageois. Nous aimons notre

maître et sa petite-fille, et nous ne laisserons personne leur faire du mal. Tout étranger rôdant dans le domaine sera repéré et surveillé.

Mais nous ne pouvons rien faire pour votre femme à Londres, ajoute-t-elle en baissant la voix.

– Et si tout cela n’était qu’élucubrations d’une femme à l’imagination débridée, dit-il, énervé ?

Elle a parlé de nuages noirs, pas de menaces humaines. Et puis comment les protéger d’un hypothétique accident ? Que voulez-vous que je fasse ? Faire accompagner ma femme dans tous ses déplacements !

Non ! Tout ceci n’est que foutaises et m’a fait perdre mon temps, termine-t-il en rejoignant, agacé, son hôte et sa femme.

*

* *

– Excusez-moi. C’est ma mère qui voulait savoir si nous arrivions pour le déjeuner demain, dit-il en reprenant sa place autour de la table.

Lise observe le visage contrarié de son mari. Elle sait au fond d’elle que son absence a été motivée par une toute autre raison.

« Un problème professionnel dont il ne veut pas parler, sans doute ».

Chapitre 2

Samedi 15 août

En remontant l'allée qui dessert la propriété de Louise Stanford, Lise et William découvrent avec plaisir les voitures des visiteurs.

– Je ne savais pas que ta sœur Katia serait là avec sa tribu, s'exclame la jeune femme toute heureuse.

– Ma mère ne n'avait pas mis au courant. Julie et Jérôme sont là aussi, si je ne me trompe pas.

Les jeunes mariés sortent de leur automobile et se dirigent vers la porte principale dans l'indifférence générale.

Ils pénètrent dans la maison, entrent dans le grand salon sans que leur apparition ne suscite la moindre réaction.

Ils se regardent, surpris, n'ayant la vision que de dos courbés.

Ils s'approchent pour découvrir l'objet de toute cette attention et entrevoient un couffin dans lequel un enfant dort, impassible devant toute cette curiosité.

Lise sent une petite main qui lui tire sa robe. Elle se retourne.

Laury, la plus jeune nièce de William, lui fait signe de la suivre en silence.

Ce n'est qu'arrivées sur la terrasse que l'enfant l'entoure de ses petits bras. Elles sont vite rejointes par Josy, la grande sœur, qui à son tour exprime tout son plaisir de retrouver celle qui est maintenant leur tante.

– Tu as vu le bébé, commence Laury ? Personne ne nous dit rien. Pourtant, il est tout brûlé. Ça se voit ! Comment ils font pour pas s'en apercevoir ? Je me suis dit que comme t'es une maîtresse et que tu sais tout, tu pourrais leur dire.

– J'essaye de lui expliquer que c'est sa couleur de peau naturelle, et qu'il n'y a rien d'anormal, intervient Josy avec son sérieux habituel. S'il était brûlé, il pleurerait. Elle ne veut rien entendre.

– Je sais ce que je dis, insiste la cadette. Je l'ai bien vu. Il est tout noir !

L'aînée regarde Lise, désespérée de se faire comprendre.

– Je sais que tu as un bébé dans ton ventre, c'est maman qui nous l'a dit, poursuit l'enfant imperturbable. Tu vas pas le laisser cuire trop longtemps, lui, au moins ? Ce serait dommage qu'il soit tout brûlé et tout noir comme celui de Julie.

Lise s'assied sur le banc. Elle rit tellement que des larmes lui viennent aux yeux.

Devant le regard incrédule et désolé de Laury, elle reprend vite contenance.

– Je comprends pourquoi tu étais si pressée de me parler.

Je vais t'expliquer ce qui s'est passé il y a très très longtemps, commence, la jeune femme après quelques instants de réflexion...

Elle sait par expérience combien il est difficile de se mettre au niveau d'un jeune auditoire.

Les deux fillettes s'installent de part et d'autre de Lise pour mieux l'écouter.

– Autrefois, les hommes et les femmes se ressemblaient tous. Parce que la place commençait à manquer, certains quittèrent le pays pour aller s'installer dans d'autres régions de la Terre. Ceux qui se dirigèrent vers le Nord, trouvèrent le froid et la neige. Quand le Soleil brillait, il leur brûlait les yeux. Alors de générations en générations le physique des hommes évolua pour s'adapter à leur environnement. Les enfants naquirent avec des yeux de plus en plus bridés pour se protéger de la trop forte luminosité.

– Pourquoi ils ne mettaient pas des lunettes ? intervient Laury.

– Parce qu'à l'époque les humains ne savaient qu'utiliser ce qu'ils trouvaient dans leur environnement.

D'autres hommes partirent vers le Sud. Ils trouvèrent des régions où il faisait très chaud et surtout où le Soleil brillait toute la journée et leur brûlait la peau. Petit à petit leur peau se chargea en mélanine qui est un pigment brun qui protège du Soleil. Les hommes eurent au fil des générations une peau de plus en plus foncée. D'autres différences apparurent. Dans les régions chaudes, les nez se firent plus larges, épatés, pour favoriser la respiration. Dans les pays froids, au contraire, les nez devinrent de plus en plus fins, pour ne respirer que peu d'air à la fois et lui permettre de se réchauffer avant d'arriver dans les poumons.

– En hiver, on met souvent une écharpe sur notre visage pour ne pas respirer l'air froid, précise Josy.

– Les lèvres aussi se différencient. Plus fines au Nord pour que leur peau soit protégée du froid, larges et charnues dans les pays chauds pour qu'elles ne se déshydratent pas facilement.

– Ça veut dire quoi « déshydrate » ?

– Déshydrater veut dire perdre de l'eau et devenir sec. Les grosses lèvres ont beaucoup d'eau sous leur peau et peuvent résister à de fortes chaleurs.

– Et les cheveux, demande Josy très intéressée ? J'ai vu que le bébé était tout frisé alors que nous avons les cheveux raides.

– Les cheveux des hommes vivant au Sud, sont devenus, au fil des générations, épais et crépus. Leur épaisseur protège le crâne du Soleil...

– Comme un chapeau, s'exclame Laury.

– Exactement. Ils peuvent être tressés et coiffés pour protéger les visages des insectes. Le petit bébé que vous avez vu vient certainement d'Afrique. C'est pourquoi sa peau est naturellement noire et ses cheveux tout frisés.

– Mais je croyais que c'était le bébé de Julie, fait remarquer la petite.

– En fait Julie n'est pas sa vraie mère, dit Josy en regardant Lise. Ça aussi je lui ai dit.

– Oui, mais t'explique moins bien qu'elle !

– Nous allons écouter ta grande sœur, et je compléterai si c'est nécessaire, dit Lise avec diplomatie. Vous êtes d'accord ?

– Oui, dirent-elles en chœur.

– Je pense que le bébé de Julie et de Jérôme est un bébé qui a été adopté, commence l'aînée. Il vient d'un pays où tous les gens ont la peau noire.

– Mais ça veut dire quoi adopté, demande l'enfant ?
– Ça veut dire que ses vrais parents l'ont donné.
Peut-être qu'ils sont morts, dit Josy en questionnant Lise du regard ?

– Nous le saurons en allant le demander à ...

– Vous êtes là !

William, tout essoufflé d'avoir couru, arrive à leur banc.

– Je sais que j'ai été très impolie avec ta famille, mais tes nièces avaient des questions très importantes à poser et aucun adulte n'avait pris le temps de leur répondre.

– Alors on a kidnappé Lise parce que c'est une maîtresse et qu'elle sait tout, et qu'on voulait savoir vite pourquoi le bébé de Julie était tout noir. Maintenant on sait qu'il n'a pas trop cuit et qu'il n'est pas brûlé, dit Laury décidée à aller au bout de ce qu'elle avait à dire.

William s'assied à son tour en prenant part à l'hilarité générale. Il apprécie cet instant de détente après les moments d'angoisse qu'il vient de vivre.

« Il ne faut plus que je me laisse influencer par les propos de la vieille sorcière », se dit-il.

– D'abord on dit « kidnappé ! » reprend Josy qui ne veut pas laisser le dernier mot à sa cadette.

– Pour que vous ne m'enleviez pas de nouveau ma femme, je vais vous dire ce que j'ai appris. Jérôme et Julie ne peuvent pas avoir d'enfant. Personne ne sait pourquoi. Ils ont donc pris la décision d'en adopter un. Il y a des associations qui s'occupent de trouver des bébés qui n'ont plus de parents parce que c'est la guerre et que beaucoup de personnes sont tuées. C'est

ce qui s'est passé pour cette petite fille qu'ils ont appelé « Ashley ». Ses parents sont morts.

– Elle vient d'où et comment elle est venue si vite ? demande Josy très réfléchie.

– Elle vient d'Afrique et est arrivée avec d'autres enfants, répond leur oncle. Pour les autres questions, vous les mettez dans un coin de votre tête et vous nous les poserez plus tard. Maintenant je vous enlève Lise.

*

* *

Lise et William pénètrent dans le grand salon. Cette fois-ci tous les regards convergent vers eux. La jeune femme se sent rougir. Elle sait avoir été très impolie en suivant sa nièce. Le sourire chaleureux de sa belle-mère balaie tous ses doutes. Elle fait le tour de la pièce distribuant des baisers sans retenue.

Elle se dirige vers le couffin pour enfin admirer cette nouvelle venue qui, insensible aux bruits environnants, dort du sommeil du juste.

Lise met sa main sur son ventre qui ne laisse deviner son état que pour ceux qui sont dans la confiance. Des larmes d'émotion perlent à ses yeux à la vue de ce petit être si beau, si fragile et que la vie a déjà durement frappé.

– Tu es arrivée dans une merveilleuse famille, lui murmure-t-elle. Ecoute la douce voix de ta nouvelle maman et celle rassurante de ton père adoptif. C'est ton nouveau bonheur, ajoute-t-elle en caressant avec tendresse la peau satinée du bébé.

Elle se redresse, se retourne et croise le regard plein d'amour de son mari.

Louise Stanford entraîne tout son monde à la salle-à-manger. Les jeunes mariés ferment la marche. La jeune femme se dit que les échanges personnels seront pour plus tard.

Chapitre 3

Dimanche 16 août

Julie, qui guettait l'arrivée de ses deux amies, sort de sa maison pour les accueillir.

Avec une maîtrise parfaite, Katia immobilise son attelage à sa hauteur et saute avec agilité en bas de la carriole.

Lise l'imita avec moins d'élégance, le visage tout aussi rayonnant.

Elles pénétrèrent toutes les trois dans le petit salon de leur hôtesse et s'y installent en riant, heureuses de se retrouver.

– Raconte-nous tout, dit Katia, à peine installée. Nous avons laissé maris et enfants à Louise pour venir prendre le thé et bavarder avec toi, poursuit-elle.

– Hier, il y avait tellement de discussions débridées qu'il était difficile d'échanger, concède Lise. Vous vouliez tous que nous vous racontions notre voyage de noces.

– Les hommes n'avaient surtout pas trop envie que nous nous attardions sur le bébé. Le sujet ne les passionne pas outre mesure, dit Julie en s'esclaffant.

Il y a des années, nous avons fait un dossier pour adopter un enfant, commence-t-elle, tout en espérant que je puisse un jour être enceinte. Peu après votre mariage, continue-t-elle en regardant Lise, nous avons reçu une lettre nous apprenant qu'une petite fille allait nous être confiée dans les semaines à venir. La petite est arrivée d'Afrique avec d'autres enfants, et nous l'avons adoptée officiellement il y a quelques jours.

– De quel pays est-elle ? demande Katia curieuse.

– Personne n'a voulu répondre à cette question. Tout ce que nous savons c'est que sa mère est morte dans une guerre ethnique, et qu'elle a été recueillie par une congrégation religieuse. Nous essayerons d'en savoir plus dans les mois qui viennent.

– Cela ne vous gêne pas qu'elle soit de race noire, questionne Katia ? Tu sais bien que je n'attache aucune importance à la couleur de la peau des gens, ajoute-t-elle bien vite. Mais à la campagne, cette particularité peut poser des problèmes.

– Nous y avons pensé, Jérôme et moi, et nous nous sommes dits qu'en définitive les personnes autour de nous seront amenées à se poser des questions sur leur ressenti. Elles seront bien obligées de constater qu'à part son apparence extérieure, rien ne la différencie des autres enfants.

– Ce sont des couples comme vous qui, petit à petit feront évoluer les mentalités, confirme Lise. Dans l'avenir, avec l'amélioration des modes de transport, il y aura de plus en plus d'échanges entre les pays. Cela brassera les races, les mariages mixtes se multiplieront et la société changera inévitablement son regard.

– Je peux vous dire que ce ne sera pas facile, dit Katia en riant. Vous avez vu ce qui s'est passé avec la

filles de Julia, l'amie d'enfance de ma mère, lorsqu'elle a épousé son professeur de chant. Imaginez ce qui se serait raconté dans les salons s'il avait été en plus d'une autre race. Le marchand de sels aurait fait fortune avec toutes les pâmoisons de ces dames, dites bien pensantes !

Elle ne peut continuer, et partage, sans retenue, un instant d'hilarité avec ses amies.

– Dans mon quartier lorsque j'étais plus jeune, raconte Lise, il y avait une famille qui s'était installée, arrivant d'Inde. Pendant les premières semaines, cela a été l'unique sujet de conversation dans le voisinage. Au fil des mois, les gens se sont habitués à leur présence. C'était une famille charmante, sans histoire. Leurs enfants allaient à l'école avec tous les autres et s'intégraient avec naturel. Ils ont fini par se fondre dans le paysage au point de faire oublier leur lointaine origine.

Elle repense au livre où sa mère, Carole, consignait toutes les discussions qu'elle avait avec Marie-Antoinette. « Il y a certainement un long paragraphe sur le racisme. Cela pourra être d'une grande aide pour Julie et Jérôme », pense-t-elle.

– Il y a une question que je veux te poser depuis hier, poursuit Katia à l'adresse de sa belle-sœur. Puisqu'on est entre filles nous pouvons en parler. Est-ce que tout va bien, je veux dire est-ce que ta grossesse se poursuit sans problème particulier ?

Lise la regarde, étonnée.

– Je sais qu'à ton arrivée, mes filles t'ont emmenée dehors pour te poser des questions. Nous avons bien ri avec Thomas lorsque Laury nous a expliqué ce qui l'avait inquiétée. Tes explications ont particulièrement plu à Josy, ma belle et sage intellectuelle.

En réalité c'est l'attitude de William qui m'a surprise. Lorsqu'il s'est aperçu de ta disparition, je l'ai entendu courir dans toute la maison à ta recherche. Il avait vraiment l'air inquiet, jusqu'à ce que notre fidèle Janeth lui dise que tu étais assise sur le banc de la terrasse avec mes filles. Le soulagement qu'il a manifesté m'a intriguée.

– Je ne comprends pas, dit Lise après un moment de réflexion. Le bébé va bien. Je commence même à le sentir bouger dans mon ventre. Je ne vois vraiment pas ce qui a pu lui causer de l'inquiétude.

Je crois qu'il est temps que nous rentrions, ajoute-t-elle. Nous reprenons la route après le déjeuner.

– Vous rentrez sur Londres, demande Julie ?

– Non. Je passe la semaine avec mon grand-père, le temps de meubler ma nouvelle maison. Nous nous y installerons la semaine suivante. J'espère que vous viendrez me voir toutes les deux ?

*

* *

Les jeunes mariés remontent la grande allée de la demeure familiale des Standford. Louise a serré sa belle-fille avec affection contre son cœur, lui renouvelant son bonheur de la savoir bientôt maman.

– Que lis-tu, demande William à sa femme, aussitôt installés dans la voiture ? Tu n'as pas peur d'être malade, ajoute-t-il prévenant ?

– Je ne suis jamais malade dans une automobile, le rassure-t-elle. Je cherche dans le petit livre de ma mère s'il y a un paragraphe sur le racisme. C'est un sujet que nous avons souvent abordé, Marie-

Antoinette et moi, mais Carole avait le don de clarifier tous les thèmes avec des mots simples. Cela va me permettre de compléter la discussion que j'ai eue avec tes nièces.

– Josy m'a expliqué ce que tu leur avais dit. Le sujet semble la passionner.

– Voilà ! dit-elle après un moment de silence. J'étais certaine de trouver ce paragraphe. Tu veux que je te le lise ?

– En t'épousant, je savais que nos échanges ne se limiteraient pas à des considérations sur la pluie et le beau temps. Cela me convient parfaitement, s'empresse-t-il d'ajouter.

Le racisme,

commence-t-elle.

C'est un ressenti éprouvé dans le tréfonds de soi par tous ceux qui un jour se sont sentis méprisés et rejetés du fait de leurs différences raciales.

De tels sentiments d'infériorité ne sont pas le propre des races noires. Les personnes, hommes ou femmes, soumises au système des castes en Inde, aux distinctions de classes sociales dans certaines cultures européennes et autres, ressentent les mêmes frustrations.

Ce sentiment est parfois si profondément enraciné chez des personnes, que même si les circonstances leur permettent de devenir des personnages importants, il leur restera toujours du ressentiment pour ceux qui, à l'origine, les firent se sentir inférieurs.

Ils ne seront jamais tout à fait à l'aise dans leur nouvelle position d'autorité.

Cette pulsion d'infériorité provient en grande partie d'un sentiment de profonde injustice, qui est encore renforcé par la présence proche de personnes qui sont dans une position plus privilégiée qu'eux. Ce ressenti est donc humainement normal.

La meilleure façon de surmonter ces sentiments ethniques douloureux de rejet, même pour ceux qui ont réussi à percer dans la vie, est de prendre conscience des avancées qui existent aujourd'hui.

Les hommes de toutes races qui occupent de nos jours des postes à responsabilité importante n'ont pu y parvenir que grâce à ces bouleversements ethniques, ces déplacements et ces arrivées d'immigrés, avec leur langage, leur culture et leur éducation différents de ceux de leur pays d'accueil.

Le racisme est le passage obligé de tout être humain vers un sentiment d'égalité fondamentale avec tous les autres.

– Si je comprends bien, commence William, il faut passer par ce ressenti, l'évaluer, en prendre conscience pour le bannir définitivement de son être ?

– Exactement. C'est de cette façon que notre SOI profond, qui est l'essence même de notre être, ne l'éprouvera plus, quelles que soient les circonstances. Cela oblige chacun de nous à faire des expériences qui s'avèrent parfois douloureuses.

– C'est-à-dire ?

– Par exemple, ceux qui ont été impliqués dans la traite des esclaves, peu importe leur ethnie, vont se réincarner dans la race qu'ils ont opprimée. Ils vont éprouver dans le plus profond de leur être ce qu'ils ont fait subir à ces hommes et à ces femmes en d'autres temps.

Nous créons nous-mêmes nos lendemains.

– Tu viens de parler des femmes. Dans certains pays, elles sont terriblement opprimées.

– Elles le sont dans tous les pays. Mais c'est vrai, avec de grosses différences. En Europe, notre position est très privilégiée, bien qu'il y ait encore fort à faire. Ce qui se passe ailleurs est parfois terrible, jusqu'à l'impensable, l'inimaginable. Je crains qu'il ne faille beaucoup de temps et de courage aux femmes dans certaines régions du globe pour changer les mentalités et en arriver à une situation ne serait-ce que supportable pour elles !

– L'aide ne peut-elle pas venir des femmes, comme tu dis, plus privilégiées ?

– Je ne le pense pas. Le changement ne peut venir que de l'intérieur d'une société elle-même, car celle-ci a des particularités dont seules les femmes qui en font partie, en connaissent tous les arcanes.

– Tu veux dire que les voix venant de pays aux coutumes différentes ne peuvent être entendues ?

– Les voix, si. Les aides aussi. Mais les actions ne peuvent être efficaces que si elles sont initiées par des femmes, de l'intérieur.

– Comment des femmes opprimées peuvent-elles se défendre ?

– Comme nous le faisons, avec une intensité moindre, pour obtenir le droit de vote. Ce sera plus long, plus douloureux voire dangereux pour que les droits des femmes soient reconnus dans le monde entier.

– Il y a un adage qui dit : « Si tu vis à Rome, vis comme les Romains, si tu vis ailleurs, vis selon la

coutume du pays », lui rappelle William. Est-ce que ce n'est pas le début de la sagesse ?

– C'est effectivement du bon sens, mais les hommes ne sont pas sages. Dès qu'ils se sentent en force par le nombre dans un pays dont ils ne sont pas originaires, ils se recréent un monde à eux, sans se soucier de savoir si c'est compatible avec les coutumes voire les lois du pays dans lequel ils s'installent. Ils ont l'orgueil de considérer que seules leurs habitudes sont valables.

– C'est une attitude de colonisateur.

– Exactement, sauf que dans notre monde moderne et démocratique, c'est inacceptable.

– Il faudra là encore beaucoup de temps pour que les êtres humains se sentent tous égaux, dans le respect des autres, fait remarquer William.

– Peut-être qu'alors, les Américains seront capables d'élire un Président noir, fait-elle remarquer ?

– Là, ma chère femme, même avec de l'imagination, c'est totalement inconcevable. Dans un récit de science-fiction peut-être ...

– Je veux rester optimiste et y croire, rétorque-t-elle.

– Si cela ne vous ennuie pas, et sans vouloir abuser de mes prérogatives de mâle dominant, j'aimerais que nous parlions d'un sujet plus léger, bien que douloureux pour moi.

Lise regarde son mari, un rien d'inquiétude dans les yeux. Elle repense au coup de téléphone qu'il a reçu chez son grand-père vendredi, et qui a semblé tant le contrarier.

– Nous allons être séparés toute la semaine, et cela ne me réjouit pas.

– Juste cinq jours, répond-elle, soulagée par la raison évoquée. Après ta longue absence de ton bureau, tu vas être très occupé.

Tu vas me manquer aussi, ajoute-t-elle, sincère. Tu pourrais ne rentrer à Londres que demain matin ?

– Tu sais bien que c’est impossible. Je dois être au bureau très tôt lundi.

J’ai cru comprendre que Loïc viendrait passer quelques jours avec toi chez ton grand-père, poursuit-il.

– Oui. Il est prévu qu’il arrive demain matin. Je me fais une joie de le revoir.

– Il ne passe plus l’été au Collège d’Alsbury ?

– Depuis que son grand-père est mort, ce n’est plus possible. Son oncle, ton ami Mickaël, passe l’été à Brighton avec Judith et leurs enfants. Il n’y a plus personne pour l’accueillir maintenant.

– Et ses parents sont partis en croisière comme chaque année, je crois.

– Oui. Il est resté chez son grand-père maternel, le comte de Stanley, avec sa petite sœur. Tu imagines son plaisir quand je l’ai invité à passer la semaine au château.

– Tandis que moi, pauvre hère, tu m’abandonnes à mon triste sort d’homme célibataire.

Lise rit.

– J’espère que tu n’oublieras pas que tu as femme et enfant dans ta vie, ajoute-t-elle amusée.

William arrête la voiture sur le bas-côté. Il regarde sa femme en mettant dans ses yeux tout l’amour qu’il éprouve pour elle, puis l’embrasse avec passion avant de reprendre la route.

Chapitre 4

Lundi 17 août

Lise et Loïc arrivent au village qui fait partie du domaine des Karliston. Elle a décapoté son automobile pour apporter un peu de fraîcheur et de confort à leur équipée.

La jeune femme, soulagée d'avoir conduit sa voiture d'une façon acceptable après sa longue absence, se gare sur la grande place. Elle se tourne vers son jeune compagnon. D'un regard il lui confirme sa satisfaction.

Elle est saluée par la population qui manifeste son plaisir de la revoir. Cela fait un bon mois que leur Demoiselle est sortie de l'église au bras de son mari, pour partir le soir même bien loin d'eux.

Certaines vieilles femmes, le visage ridé par les ans, s'approchent jusqu'à la toucher. Lise sourit de bonheur en serrant leurs mains rugueuses. La joie qu'elle lit dans les regards lui va droit au cœur.

Elle se réjouit d'avoir été si vite acceptée par les villageois qui ont bien connu sa mère. Son existence ne leur a été révélée qu'il y a un an à peine, à l'occasion de ses retrouvailles avec son grand-père.

Loïc, peu sensible à ces démonstrations, est déjà sur le chemin qui mène à la future école. Il l'avait visitée alors qu'elle n'était qu'un corps de ferme. Il se rappelle avoir donné son avis d'écolier sur certains points qui lui avaient semblé, du haut de ses presque onze ans, essentiels.

Il s'arrête devant la barrière de bois et attend.

– Tu peux entrer. Je ne crois pas qu'elle soit fermée à clef, lui dit-elle en arrivant à sa hauteur.

Ils pénètrent dans la cour, regardent à leur droite et à leur gauche les pierres rajeunies par un ravalement récent, tout en se dirigeant vers la porte principale.

Lise tourne la poignée. Une intense émotion l'étreint. Elle a tant travaillé avec son grand-père sur ce projet qui a été mené à son terme pendant son absence !

Lise et Loïc s'arrêtent, stupéfaits, et regardent, médusés, le spectacle qui s'offre à leurs yeux. Lord Karliston est installé au bureau de l'instituteur, très digne et le regard malicieux.

Après quelques secondes d'intense surprise, ils partent d'un grand rire qui résonne dans cette salle de classe encore déserte de ses futurs occupants.

Lise se précipite vers son grand-père.

– Je comprends pourquoi tu t'es éclipsé après le repas, sous prétexte de faire une longue sieste, finit-elle par dire.

Lord Karliston, plein d'une fierté méritée, leur fait les honneurs de la nouvelle école.

Ils inspectent la salle de classe, ses pupitres remis à neuf et transportés depuis l'ancienne école. Le vieux tableau noir, fatigué par les générations d'écoliers qui

l'ont martyrisé, n'a pas été réutilisé. Un triplex tout neuf couvre le mur derrière le bureau du maître.

Loïc croise le regard de Lise. Il lui sourit de bonheur et de satisfaction.

Des cadres sur tous les murs sont prêts à recevoir les dessins et autres réalisations des enfants. L'estrade a été conçue avec soin, assez haute pour que ceux du fond voient bien le tableau, aussi large que celui-ci lorsqu'il est déployé, et entourée d'une marche sur les trois côtés pour les plus petits.

Le jeune garçon se rappelle ses débuts d'écolier et les rires de ses camarades lorsqu'il était tombé en retournant à sa place. Ses petites jambes étaient alors disproportionnées avec l'immense marche qu'il avait à descendre.

– Nous avons effectivement tenu compte de tes remarques, reconnaît la jeune femme en lui rendant son sourire. Tu vas pouvoir aussi le constater dans la pièce attenante.

Le trio passe dans l'autre salle. Tout l'ameublement est adapté aux plus jeunes, jusque dans les étagères qui sont à la portée de leurs petites mains.

– Nous n'avons pas encore garni les placards de jeux adaptés à leur âge, s'excuse Lord Karliston. Nous irons faire un tour à Londres prochainement pour pallier cette lacune. Nous comptons sur toi pour nous aider dans nos choix, ajoute-t-il en prenant Loïc par les épaules. Je te ferai prendre chez ton grand-père au passage.

Un raclement de gorge discret les fait se retourner.

– Je vous présente Matthew Frasley, le maître d'école, dit le vieil homme. Vous avez certainement une multitude de sujets à évoquer sur lesquels nous

nous sommes déjà penchés, ajoute-t-il en regardant l'instituteur. Je vous laisse donc. Ma fidèle jument m'attend un peu plus loin.

– Vous voulez visiter les autres bâtiments, s'enquiert le jeune homme ? Sarah doit venir nous rejoindre. J'ai pensé que vous aimeriez voir avec elle comment organiser son travail.

– C'est gentil de votre part, répond-elle avec sérieux.

Nos grands-pères à Sarah et à moi sont des demi-frères, ajoute-t-elle à l'adresse de Loïc. Sa mère est morte en mettant au monde son jeune frère, Andrew, dont elle s'occupe depuis. Elle saura se charger avec efficacité des tout petits.

– Elle m'a parlé de votre désir de soulager les jeunes paysannes bien encombrées par leur progéniture, confirme Matthew.

– J'ai déjà expliqué à mon ami, dit-elle en regardant Loïc, que pour faire évoluer les mentalités il fallait s'occuper des jeunes et leur donner de l'instruction.

Nous devons repartir, poursuit-elle en s'excusant. Nous sommes attendus au château pour le thé. Dites à Sarah que nous reviendrons demain matin pour la voir. Nous ne pouvons nous attarder davantage.

*

* * *

– J'avais oublié de vous donner cette lettre de la part de mon grand-père, dit Loïc en tendant une enveloppe à Lord Karliston. C'est Gladys en vous apportant le courrier qui m'y a fait penser.

Le garçon est encore tout essoufflé de sa course dans l'escalier principal du château. Il reprend sa place autour de la table dressée à l'arrière du château, à l'abri du Soleil, pour le thé.

– J'étais tellement impatient de voir l'école que j'ai oublié tout le reste, poursuit-il, le souffle toujours court.

Je peux vous dire ce que c'est. Nous parlons souvent tous les deux. Plus qu'avec mon père, ajoute-t-il, une note de tristesse dans la voix. Je suis son seul petit-fils et je vis chez lui lorsque je ne suis pas pensionnaire dans mon collège.

– Je me doute du contenu de cette missive, intervient Lord Karliston en déchirant proprement ce qu'il sait être une invitation.

Au mariage, le mois dernier, nous avons échangé avec ton grand-père sur nos centres d'intérêt. Il m'a parlé de la chasse à courre qu'il organise tous les ans et des nombreux chiens qu'il élève dans cet unique but. Il m'avait promis de m'y inviter.

– C'est vrai qu'il a des chiens, mais je n'ai pas le droit de jouer avec. J'aurais tant aimé en avoir un pour moi tout seul, mais il est comme mon père. « Tout animal doit avoir son utilité », m'ont-ils toujours répondu. Me tenir compagnie et jouer avec moi me semblent pourtant important.

– Nous sommes invités pour le week-end du 28 août, énonce le vieil homme, insensible lui aussi au rêve de son jeune hôte.

Tu y es conviée avec ton mari, précise-t-il à Lise. Une invitation doit certainement t'attendre à Londres.

– Grand-père ! La chasse ne m'attire pas. Tuer des animaux sans défense m'attriste.

– Ils peuvent échapper aux chasseurs, enfin, quelques fois, argumente-t-il.

Cela fait des années que je n'ai participé à une telle fête, poursuit-il tout heureux. Il y règne une ambiance très particulière. Les femmes et les enfants y contribuent.

– Et puis tous ces coups de feu, ce n'est pas bon pour l'enfant, fait-elle remarquer.

– Je ne suis plus un enfant et j'assiste à la chasse de mon grand-père depuis des années, s'exclame Loïc.

– Il ne s'agit pas de toi, lui répond la jeune femme en lui ébouriffant les cheveux.

Elle rit devant le visage stupéfait du garçon.

– Déjà !

Lord Karliston accompagne sa petite-fille dans un rire irrépressible, vite rejoint par celui plus cristallin de Loïc.

Reprenant son sérieux, Lise réfléchit aux excuses qu'elle pourrait présenter pour échapper à ce qu'elle considère comme une corvée.

– Il y aura ma mère qui reste en retrait, insiste le garçon. Tu pourras voir aussi ma petite sœur, ajoute-t-il.

Lise comprend à son regard pressant qu'il ne tient pas à ce qu'elle parle du lourd handicap de celle-ci.

– Peut-être que William sera heureux de suivre cette chasse avec moi, suggère le vieil homme ?

– Je ne sais pas Grand-père. Ce n'est pas évident après ce qui s'est passé près de chez lui au printemps.

La jeune femme leur raconte comment un braconnier a été tué par inadvertance par un des voisins de Louise Stanford.

– Il nous reste une semaine pour réfléchir, conclut Lord Karliston. Nous attendrons de savoir ce qu'en pense ton mari.

